

LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 14.245 - QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE - DIMANCHE 6 FÉVRIER 1916

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

ABONNEMENTS

Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard 6 Mois 6 Mois Un An
et Basses-Alpes 6 fr. 12 fr. 24 fr.
Autres départements et Algérie 6 fr. 12 fr. 24 fr.
Étranger (Union postale) 6 fr. 12 fr. 24 fr.

Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois
Ils sont reçus à l'administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

ANNONCES

Annonces Anglaises, la ligne : 1 fr. - Réclames : 1.75 - Faits divers : 3 fr.
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 10 fr.
Les insertions sont exclusivement reçues
A Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux
A Paris : A l'Agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

Les Trois Masques de l'Étrangère

Très prochainement, nous commencerons la publication d'un nouveau feuilleton

Les Trois Masques de l'Étrangère

brillant récit des aventures d'une femme, au charme puissant et pervers, d'un matelot faisant preuve d'une belle crânerie française et de tout un ensemble de personnages qui agitent parmi les mille péripéties d'un drame poignant.

Chronique Parisienne

La semaine des zepplins — Majorité de la rue — Ce qu'on dit — Reviendront-ils ? — La vie calme — Les lumes de miel — L'idée flottante — Autres rêves — Vingt-huit jours

Il est toujours instructif d'écouter causer ensemble, sans gêne, les Parisiens en temps de guerre. Voici donc ce que dit un vieil employé de la ville, trente-six ans de services :

— On s'était couché de bonne heure, on dormait, l'alarme m'éveilla ; je veux éveiller ma femme qui me répond : « Ça va bien, laisse-moi tranquille. Je passe chez ma belle-mère, je la trouve lisant les *Mohicans* de Paris (une nouveauté n'est-ce pas ?) elle me répond : oui, j'entends mais je n'y peux rien, n'est-ce pas ? et je suis au plus intéressé. Je retourne dans ma chambre ; un peu plus tard, j'entends les explosions, je réveille encore ma femme qui bougonne : « Oh ! c'est loin de chez nous, laisse-moi dormir, je suis très lasse ».

— Elle se réveille, se rendort et je me réveille en me disant : ce n'est pas dans notre quartier ; c'est à ... ils ne vont pas recommencer, et après tout, n'y pouvant rien, je n'ai qu'à attendre, mon journal me rassure, à moins que nous ne soyons ébranlés par cette nuit, et cela nous le saurons ou ne le saurons pas. Mieux vaut ne pas savoir.

— Vous êtes philosophe ! s'écrie un autre : ma femme ne l'est pas, ni moi non plus, nous avons passé une nuit blanche.

— De quel pays êtes-vous ?
— De Valognes.
— Ah ! bon... nous autres, nous sommes Parisiens, alors on a un autre tempérament, voilà tout. Aujourd'hui, j'en sais plus que mon journal, je n'y peux rien, mais que je me suis rendu compte sur les lieux.

— Ma femme est calme ; ma belle-mère a fini ses *Mohicans*, je la taquinais et elle me dit :
— Oui, je lis, parce que je ne dors pas et que ça change mes idées un moment. Quant aux *Zepplins*, je n'y peux rien, j'ai mes trois gas au front depuis le commencement, ce qui suffit bien pour m'occuper sans que je me tracasse de ce qui se passe en lair à Paris. Je plains de tout mon cœur ceux qui ont été tués, surtout blessés, et c'est tout... quant à avoir peur, je ne le peux plus !

— Ce n'est point là un cas isolé ; ce ne sont point des gens extraordinaires, c'est une majorité qui pense et parle ainsi, la majorité de la rue. Après on va voir les désastres ; on arrive par bandes ou isolément, on compose la foule et l'on échange des réflexions, tant sur l'horreur des faits accomplis que sur les moyens de défense ou de représailles.

— Au bout de tout, il faut bien se dire qu'il n'est pas du tout facile d'avoir les *Zepplins* ; la frontière allemande est à si peu de distance qu'ils peuvent arriver et repartir en rien de temps, outre que nos projecteurs ne traversent pas la brume épaisse. C'est l'ennemi presque invisible. Les aviateurs font tout le possible et tentent l'impossible.

— Et, Berlin est loin, si loin ! que nos avions n'y peuvent aller.
— Cette réflexion, faite tout haut, en suscite d'autres. Une voix s'élève et l'on entend :
— Oui, en effet ! on sera peut-être obligé de changer cela !
— Le décentralisateur qui parle ainsi est justement un central ! il habite le Cher.

— Si Paris était démontable, évidemment cela changerait bien des choses ; mais nous garderons notre capitale c'est probable.
— Tous ces bavardages, aussi oiseux que naturels, tournent dans le même cercle : l'effet moral qu'accomplait Guillaume ne s'est pas produit. Paris est fait à cette formule : *Tout arrive !* et, au fond de lui-même, le Parisien, ne frondeur, pense qu'après tout les pavés de sa ville sont assez fiers peut-être de leur histoire.

— Un avis général est celui-ci : Tant pis pour les ahurés ; mais à la prochaine alerte, le métro devra cesser ses services, car être arrêté entre deux stations par la chute d'une bombe, ce n'est pas bien réjouissant. Une minute de plus ou de moins, le train saute !
— En province, on n'a pas su ou juste ou sont tombés les projectiles ; maintenant, c'est le secret de Polichinelle ; tout le monde est renseigné.
— Admirez le système de l'adversaire, il ne nous renseigne pas sur ce qui se passe chez lui ; nous ne savons les choses que par des dépêches venant de pays neutres et que rien ne garantit. Tenons pour heureux que, d'une commune volonté, le silence ait été gardé cette fois.

Très prochainement, nous commencerons la publication d'un nouveau feuilleton

La semaine des zepplins — Majorité de la rue — Ce qu'on dit — Reviendront-ils ? — La vie calme — Les lumes de miel — L'idée flottante — Autres rêves — Vingt-huit jours

Il est toujours instructif d'écouter causer ensemble, sans gêne, les Parisiens en temps de guerre. Voici donc ce que dit un vieil employé de la ville, trente-six ans de services :

— On s'était couché de bonne heure, on dormait, l'alarme m'éveilla ; je veux éveiller ma femme qui me répond : « Ça va bien, laisse-moi tranquille. Je passe chez ma belle-mère, je la trouve lisant les *Mohicans* de Paris (une nouveauté n'est-ce pas ?) elle me répond : oui, j'entends mais je n'y peux rien, n'est-ce pas ? et je suis au plus intéressé. Je retourne dans ma chambre ; un peu plus tard, j'entends les explosions, je réveille encore ma femme qui bougonne : « Oh ! c'est loin de chez nous, laisse-moi dormir, je suis très lasse ».

— Elle se réveille, se rendort et je me réveille en me disant : ce n'est pas dans notre quartier ; c'est à ... ils ne vont pas recommencer, et après tout, n'y pouvant rien, je n'ai qu'à attendre, mon journal me rassure, à moins que nous ne soyons ébranlés par cette nuit, et cela nous le saurons ou ne le saurons pas. Mieux vaut ne pas savoir.

— Vous êtes philosophe ! s'écrie un autre : ma femme ne l'est pas, ni moi non plus, nous avons passé une nuit blanche.

— De quel pays êtes-vous ?
— De Valognes.
— Ah ! bon... nous autres, nous sommes Parisiens, alors on a un autre tempérament, voilà tout. Aujourd'hui, j'en sais plus que mon journal, je n'y peux rien, mais que je me suis rendu compte sur les lieux.

— Ma femme est calme ; ma belle-mère a fini ses *Mohicans*, je la taquinais et elle me dit :
— Oui, je lis, parce que je ne dors pas et que ça change mes idées un moment. Quant aux *Zepplins*, je n'y peux rien, j'ai mes trois gas au front depuis le commencement, ce qui suffit bien pour m'occuper sans que je me tracasse de ce qui se passe en lair à Paris. Je plains de tout mon cœur ceux qui ont été tués, surtout blessés, et c'est tout... quant à avoir peur, je ne le peux plus !

— Ce n'est point là un cas isolé ; ce ne sont point des gens extraordinaires, c'est une majorité qui pense et parle ainsi, la majorité de la rue. Après on va voir les désastres ; on arrive par bandes ou isolément, on compose la foule et l'on échange des réflexions, tant sur l'horreur des faits accomplis que sur les moyens de défense ou de représailles.

— Au bout de tout, il faut bien se dire qu'il n'est pas du tout facile d'avoir les *Zepplins* ; la frontière allemande est à si peu de distance qu'ils peuvent arriver et repartir en rien de temps, outre que nos projecteurs ne traversent pas la brume épaisse. C'est l'ennemi presque invisible. Les aviateurs font tout le possible et tentent l'impossible.

— Et, Berlin est loin, si loin ! que nos avions n'y peuvent aller.
— Cette réflexion, faite tout haut, en suscite d'autres. Une voix s'élève et l'on entend :
— Oui, en effet ! on sera peut-être obligé de changer cela !
— Le décentralisateur qui parle ainsi est justement un central ! il habite le Cher.

— Si Paris était démontable, évidemment cela changerait bien des choses ; mais nous garderons notre capitale c'est probable.
— Tous ces bavardages, aussi oiseux que naturels, tournent dans le même cercle : l'effet moral qu'accomplait Guillaume ne s'est pas produit. Paris est fait à cette formule : *Tout arrive !* et, au fond de lui-même, le Parisien, ne frondeur, pense qu'après tout les pavés de sa ville sont assez fiers peut-être de leur histoire.

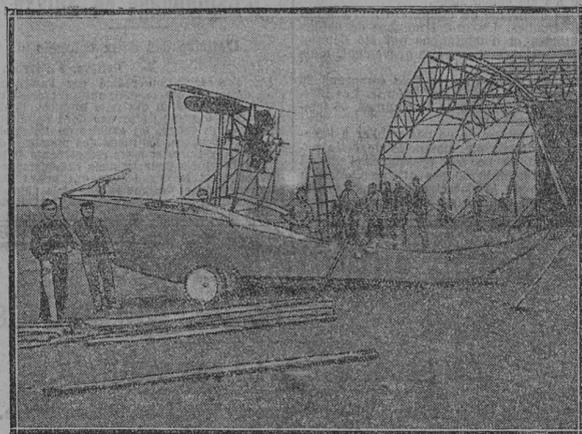
— Un avis général est celui-ci : Tant pis pour les ahurés ; mais à la prochaine alerte, le métro devra cesser ses services, car être arrêté entre deux stations par la chute d'une bombe, ce n'est pas bien réjouissant. Une minute de plus ou de moins, le train saute !
— En province, on n'a pas su ou juste ou sont tombés les projectiles ; maintenant, c'est le secret de Polichinelle ; tout le monde est renseigné.
— Admirez le système de l'adversaire, il ne nous renseigne pas sur ce qui se passe chez lui ; nous ne savons les choses que par des dépêches venant de pays neutres et que rien ne garantit. Tenons pour heureux que, d'une commune volonté, le silence ait été gardé cette fois.

— Un avis général est celui-ci : Tant pis pour les ahurés ; mais à la prochaine alerte, le métro devra cesser ses services, car être arrêté entre deux stations par la chute d'une bombe, ce n'est pas bien réjouissant. Une minute de plus ou de moins, le train saute !
— En province, on n'a pas su ou juste ou sont tombés les projectiles ; maintenant, c'est le secret de Polichinelle ; tout le monde est renseigné.
— Admirez le système de l'adversaire, il ne nous renseigne pas sur ce qui se passe chez lui ; nous ne savons les choses que par des dépêches venant de pays neutres et que rien ne garantit. Tenons pour heureux que, d'une commune volonté, le silence ait été gardé cette fois.

553^e JOUR DE GUERRE

Communiqué officiel

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :
Aucun événement important à signaler au cours de la nuit.



A SALONIQUE. — Installation de l'aviation militaire

Nous avions renoncé à l'imprévu de ce pays à surprises quand on a ouvert les portes au malheureux héritier qui contrecarrait par trop les calculs des Turco-Boches. Enfin ! voilà que nous retrouvons notre bonne Turquie. Les partisans d'Enver ont tué Youssouff, les partisans de Youssouff ont tué Youssouff.

Du coup, la série rouge est ouverte et tous les espoirs nous sont permis.

ANDRÉ NEGIS

LES NOUVEAUX ARRIVÉS DE L'ALLEMAGNE

La Visite d'un Neutre aux usines Krupp

Obusiers de siège et canons de tranchées

Londres, 5 février.

Le *Daily Express* publie ce matin le résultat des visites d'un citoyen neutre aux usines Krupp.

Cet informateur avait réussi à obtenir un certificat d'aptitudes spéciales comme ouvrier de l'acier ; il se fit embaucher aux usines Krupp, où 70.000 ouvriers et 3.000 fonctionnaires travaillent nuit et jour. Chaque homme travaille douze heures par jour et gagne en général de soixante à soixante-dix centimes de l'heure.

Cet ouvrier amateur put voir ainsi les usines de siège, qui sont baptisées « Bertha » du nom de la fille de Krupp. Quarante de ces pièces ont été fondues et réparties sur divers points du front.

On lui a dit que Krupp allait lancer une nouvelle surprise : C'est un canon de tranchées, genre canon-revolver, capable de tirer 850 coups à la minute.

Les nouveaux navires de guerre pour frapper un grand coup sur mer

Rome, 5 février.

L'Agence Nazionale apprend que l'Allemagne construit des navires de guerre capables de résister à des attaques à la torpille. Ces vaisseaux sont armés de pièces de 420 et même de 500 millimètres.

L'Allemagne est convaincue que s'il lui est désormais impossible d'obtenir une victoire décisive sur terre, elle pourra frapper un grand coup sur mer, pour paralyser la prochaine offensive des Alliés.

La Crise du Papier

LES JOURNAUX ANGLAIS VONT RÉDUIRE LEUR FORMAT

Londres, 4 février.

Les journaux anglais vont réduire leur format, pour répondre au désir du gouvernement de diminuer les importations de pulpe de bois et de papier. Les navires, très nombreux, qui apportent ces matières de Norvège, de Suède, de Terre-Neuve, des États-Unis du Canada, pourraient alors rendre des services beaucoup plus importants.

La concurrence seule obligerait les journaux à conserver leur format. Une entente entre les directeurs résoudrait certainement la question, d'autant qu'ils pourraient aussi décider de ne plus reprendre les « bouillottes » d'où résulterait une économie nouvelle.

Les journaux italiens ont déjà réduit le nombre de leurs pages de huit à six et, certains jours, ne paraissent plus que sur quatre pages. Le public s'en accommoda parfaitement.

Cependant, en Angleterre, la limitation de la consommation du papier menace les intérêts des éditeurs, dont l'un, à ce propos, expose dans une lettre au rédacteur en chef du *Times* les inconvénients qui en résulteraient. La production diminuant, les exportations de livres seront réduites au minimum. Les auteurs seront touchés, et des ouvrages qui obtiennent un grand succès, ne pourront être réimprimés. Le même éditeur parle ensuite des livres instructifs dont la diffusion est pourtant souhaitable.

D'autre part, une Commission nommée par les directeurs de journaux, vient d'avoir un entretien avec sir Georges Barnes (en l'absence de M. Runciman), au Board of Trade. Ils auraient examiné la proposition du gouvernement de nommer une Commission qui aurait pour objet « de faire les arrangements nécessaires pour l'importation de papier pulpe de bois et les matériaux de fabrication de cuivre, ainsi que pour leur distribution parmi les fabricants de papier, et les consommateurs de papier à telles conditions que la Commission jugerait équitables ».

LA GUERRE

Le Conflit s'aggrave entre l'Allemagne et les États-Unis

LES ALLEMANDS PRÉPARERAIENT UNE OFFENSIVE SUR LE FRONT RUSSE

Des Sous-marins japonais à Suez

Paris, 5 février.

Le Conseil des ministres, réuni ce matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré, s'est entretenu de la situation militaire et diplomatique.

LA SITUATION

— De notre correspondant particulier —

Paris, 5 février.

Les événements, et aussi des polémiques, ont placé l'aviation au premier rang de l'actualité. On a dit et écrit à ce sujet beaucoup de choses justes, mais aussi beaucoup d'inexactitudes. Les critiques ont été excessives.

Je suis de ceux qui ont accepté l'invitation du sous-secrétaire d'État à l'Aéronautique, en vue de nous rendre compte de l'activité de nos usines, de leur puissance de production, de l'organisation de nos centres et de nos écoles d'aviation, et même du fonctionnement de nos escadrilles sur le front. J'en ai rapporté une impression très réconfortante dans l'ensemble. Ceci ne veut pas dire que tout soit pour le mieux et que nous n'ayons pas encore un grand effort à accomplir, mais on travaille à force partout, et on travaille bien.

On peut discuter à perte de vue sur les mérites respectifs des divers moteurs, ou des divers types d'avions. Je n'entrerai pas dans ces controverses. Ce qui est admis aujourd'hui sans conteste, c'est que nous devons avoir les trois types suivants : avions de reconnaissance, avions de chasse, avions de bombardement, chacun se distinguant au point de vue de la puissance, de la vitesse et de l'armement, à raison même de son affectation spéciale. Or, s'il est vrai que l'on n'a pas pu malheureusement adopter un modèle unique correspondant à chacune de ces trois spécialités, il n'en est pas moins vrai que la variété de nos modèles, peut-être trop grande, se présente avec d'incontestables qualités, dont nos ennemis font tous les jours l'expérience cuisante.

Car ce serait folie de se laisser prendre aux impudents mensonges des Boches, comme l'ont fait certains esprits chez nous. Il n'est pas vrai, comme l'ont dit les communiqués de Berlin, que nos pertes, depuis le 1^{er} octobre, soient deux fois plus élevées que les leurs. Et il ne faut pas croire, non plus, que les Allemands gardent jalousement leur nouvel appareil Fokker, auquel ils interdiraient de franchir les lignes allemandes, afin qu'un accident, toujours possible, ne nous en fasse surprendre le secret. La vérité est qu'ils avaient peur, au début, du fonctionnement délicat du Fokker, dont nous connaissions parfaitement les caractéristiques, puisque l'un d'eux a été abattu dans nos lignes, dès que le commandement allemand a levé l'interdiction aux Fokker de nous survoler.

En ce qui concerne la statistique des pertes sur le front, du 1^{er} octobre à ce jour, la vérité officielle est certaine : Pertes allemandes : sur le front anglais, 11 appareils ; sur le front français, 20 appareils ; total, 31 appareils.

Sur les vingt avions perdus par les Allemands sur notre front, quatre seulement ont été abattus dans nos lignes. Deux ont dû atterrir chez nous par suite de pannes. Les quatorze autres sont tombés en flammes et se sont écrasés dans les lignes allemandes.

Cette comparaison permet de saisir la différence entre l'activité de nos avions et celle des avions ennemis. Les pilotes allemands franchissent rarement leurs lignes. Nos aviateurs poursuivent l'ennemi jusque chez lui, lorsqu'ils ne vont pas l'y chercher. Enfin, il convient d'observer que, dans les opérations de bombardement, les Allemands n'emploient que cinq ou six appareils, tandis que les Alliés emploient des escadrilles beaucoup plus nombreuses ; celle qui a bombardé, le 20 octobre, les gares de Valenciennes et de Challerange comptait de nombreuses unités.

Un avenir prochain démontrera que nous conserverons éclatante la suprématie de l'air. Il est vrai que nous avons moins de dirigeables que les Boches, et que nous ne les employons pas comme eux au massacre des innocents, mais nous en avons quelques-uns tout de même, et qui peuvent donner des résultats.

Que l'opinion ne se laisse pas alarmer par des campagnes de presse inspirées par un excellent mobile, mais qui dépassent leur but. Notre aviation est supérieure à celle de l'ennemi et elle le sera plus encore dans quelque temps.

MARIEU RICHARD.

LES PARLEMENTAIRES BELGES EN HOLLANDE

La Haye, 5 février.

Le *Belgische Dagblad* reçoit de son correspondant particulier à La Haye le télégramme suivant :

« Le groupe parlementaire belge en Hollande s'est réuni aujourd'hui à la légation de

LA GUERRE

Le Conflit s'aggrave entre l'Allemagne et les États-Unis

LES ALLEMANDS PRÉPARERAIENT UNE OFFENSIVE SUR LE FRONT RUSSE

Des Sous-marins japonais à Suez

Paris, 5 février.

Le Conseil des ministres, réuni ce matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré, s'est entretenu de la situation militaire et diplomatique.

LA SITUATION

— De notre correspondant particulier —

Paris, 5 février.

Les événements, et aussi des polémiques, ont placé l'aviation au premier rang de l'actualité. On a dit et écrit à ce sujet beaucoup de choses justes, mais aussi beaucoup d'inexactitudes. Les critiques ont été excessives.

Je suis de ceux qui ont accepté l'invitation du sous-secrétaire d'État à l'Aéronautique, en vue de nous rendre compte de l'activité de nos usines, de leur puissance de production, de l'organisation de nos centres et de nos écoles d'aviation, et même du fonctionnement de nos escadrilles sur le front. J'en ai rapporté une impression très réconfortante dans l'ensemble. Ceci ne veut pas dire que tout soit pour le mieux et que nous n'ayons pas encore un grand effort à accomplir, mais on travaille à force partout, et on travaille bien.

On peut discuter à perte de vue sur les mérites respectifs des divers moteurs, ou des divers types d'avions. Je n'entrerai pas dans ces controverses. Ce qui est admis aujourd'hui sans conteste, c'est que nous devons avoir les trois types suivants : avions de reconnaissance, avions de chasse, avions de bombardement, chacun se distinguant au point de vue de la puissance, de la vitesse et de l'armement, à raison même de son affectation spéciale. Or, s'il est vrai que l'on n'a pas pu malheureusement adopter un modèle unique correspondant à chacune de ces trois spécialités, il n'en est pas moins vrai que la variété de nos modèles, peut-être trop grande, se présente avec d'incontestables qualités, dont nos ennemis font tous les jours l'expérience cuisante.

Car ce serait folie de se laisser prendre aux impudents mensonges des Boches, comme l'ont fait certains esprits chez nous. Il n'est pas vrai, comme l'ont dit les communiqués de Berlin, que nos pertes, depuis le 1^{er} octobre, soient deux fois plus élevées que les leurs. Et il ne faut pas croire, non plus, que les Allemands gardent jalousement leur nouvel appareil Fokker, auquel ils interdiraient de franchir les lignes allemandes, afin qu'un accident, toujours possible, ne nous en fasse surprendre le secret. La vérité est qu'ils avaient peur, au début, du fonctionnement délicat du Fokker, dont nous connaissions parfaitement les caractéristiques, puisque l'un d'eux a été abattu dans nos lignes, dès que le commandement allemand a levé l'interdiction aux Fokker de nous survoler.

En ce qui concerne la statistique des pertes sur le front, du 1^{er} octobre à ce jour, la vérité officielle est certaine : Pertes allemandes : sur le front anglais, 11 appareils ; sur le front français, 20 appareils ; total, 31 appareils.

Sur les vingt avions perdus par les Allemands sur notre front, quatre seulement ont été abattus dans nos lignes. Deux ont dû atterrir chez nous par suite de pannes. Les quatorze autres sont tombés en flammes et se sont écrasés dans les lignes allemandes.

Cette comparaison permet de saisir la différence entre l'activité de nos avions et celle des avions ennemis. Les pilotes allemands franchissent rarement leurs lignes. Nos aviateurs poursuivent l'ennemi jusque chez lui, lorsqu'ils ne vont pas l'y chercher. Enfin, il convient d'observer que, dans les opérations de bombardement, les Allemands n'emploient que cinq ou six appareils, tandis que les Alliés emploient des escadrilles beaucoup plus nombreuses ; celle qui a bombardé, le 20 octobre, les gares de Valenciennes et de Challerange comptait de nombreuses unités.

Un avenir prochain démontrera que nous conserverons éclatante la suprématie de l'air. Il est vrai que nous avons moins de dirigeables que les Boches, et que nous ne les employons pas comme eux au massacre des innocents, mais nous en avons quelques-uns tout de même, et qui peuvent donner des résultats.

Que l'opinion ne se laisse pas alarmer par des campagnes de presse inspirées par un excellent mobile, mais qui dépassent leur but. Notre aviation est supérieure à celle de l'ennemi et elle le sera plus encore dans quelque temps.

MARIEU RICHARD.

LES PARLEMENTAIRES BELGES EN HOLLANDE

La Haye, 5 février.

Le *Belgische Dagblad* reçoit de son correspondant particulier à La Haye le télégramme suivant :

« Le groupe parlementaire belge en Hollande s'est réuni aujourd'hui à la légation de

LA GUERRE EN ORIENT

Dans les Balkans

Autour de Salonique

Guevgheli de nouveau bombardée par les avions français

Athènes, 5 février.

Deux grands transports français ont débarqué de la grosse artillerie et du matériel à Salonique.

Guevgheli a été de nouveau bombardée, hier, par des avions français.

Un raid de la cavalerie française

Salonique, 5 février.

Des troupes de cavalerie française sont parties en reconnaissance le plus près possible de la frontière serbo-bulgare, pour reconnaître les positions exactes des avant-gardes germano-bulgares.

On ne saura que demain le résultat de ce raid.

Les préparatifs de l'ennemi

Rome, 5 février.

Le correspondant de l'Agence Nazionale, à Turin, assure que d'importants contingents militaires allemands seraient prêts à traverser le Sandjak du chemin de Salonique, pour y tenter une attaque.

Des colonnes légères de soldats autrichiens bivouaquent sans avancer entre les rivières Mat et Ishim.

Athènes, 5 février.

Des forces allemandes importantes se sont concentrées à Monastir.

La visite du zepplin

Salonique, 5 février.

Un journal grec de Salonique, le *Phos*, publie un article dans lequel il est dit que dans la ville au cours de la nuit de lundi à mardi ont été occasionnés non par des bombes du zepplin, mais par les obus des canons français tirant sur ce zepplin, un coup de canon n'a été tiré contre le zepplin, qui a passé sur la ville à trois heures du matin, par une nuit noire, sans être aperçu.

Le taube descendu près de Salonique

Salonique, 5 février.

Les deux aviateurs français qui ont descendu jeudi le taube près de Topzin, ont été décorés hier de la Médaille militaire sur la place publique, en présence d'une foule nombreuse, qui les a applaudis chaleureusement au milieu des cris de : « Vive la France ! Vive la Grèce ! Le général Sarrail a félicité les aviateurs et a épinglé les décorations sur leur poitrine avec l'accolade habituelle.

Le taube, que la foule a encore vu aujourd'hui, a été porté cet après-midi par des soldats français jusqu'à l'aérodrome, précédés et entourés de dragons à cheval.

En Albanie

Désaccord entre l'état-major bulgare et les Allemands

Bale, 5 février.

Suivant des nouvelles venues d'Albanie, un certain désaccord régnerait en ce moment entre l'état-major bulgare et les généraux des forces allemandes, qui prétendent que les Bulgares doivent exécuter, sans discuter, les ordres qu'ils reçoivent de Berlin, comme le font, d'ailleurs, les Autrichiens et les Turcs.

En Bulgarie

Une émeute à Philippopol

Odessa, 5 février.

Plusieurs personnes ont été tuées pendant une émeute, qui a eu lieu à Philippopol (Bulgarie) en protestation contre l'envoi de bié en Autriche.

La haine des Bulgares pour les Anglais

Salonique, 5 février.

On mande de Sofia que la haine que manifestent les Bulgares à l'égard des Anglais dépasse même celle qu'ils éprouvent contre les Serbes.

Les quelques prisonniers anglais qui ont été conduits à Sofia et à Philippopol, ont été exhibés dans ces villes, couverts de chaînes comme des criminels, et ont été grossièrement insultés par la population, qui est allée jusqu'à les frapper.

Au cours des combats livrés devant Doiran, les généraux bulgares, exaspérés par l'énormité des pertes que le feu de l'artillerie anglaise avait fait subir à leurs troupes, demandèrent l'ordre à leurs soldats de massacrer

ROSE BLUM

16, rue de la République — Cours Saint-Louis, 12

LUNDI 7 FÉVRIER

DERNIER JOUR DE NOTRE VENTE RECLAME DE

Dentelles et Broderies

MAISON BAZE

COURS SAINT-LOUIS

Demain LUNDI et Jours suivants

VENTE ANNUELLE

LINGERIE - CORSETS

HERNIE

Ne portez plus de BANDES. Essayez la merveilleuse Chambre à Air de M. GIBERT, de la Faculté de Paris. Envoi à l'essai. Brochure gratuite. Entrez INSTANTANÉMENT. Rue Eugène Carrière, Paris.

AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE



La **FEUCLE GIDEX Lacto-Phosphate**, la meilleure de toutes les farines pour l'alimentation de l'enfance, sera vendue pendant toute la durée de la guerre 0 fr. 60 la boîte de 300 grammes au lieu de 1 fr. 25.

Cette faveur, due à la générosité d'une personne protectrice de l'enfance, pour parer aux difficultés des circonstances pénibles que nous traversons, cessera avec les hostilités.

Dépot : Pharmacie **DIANOUX**, Gd Chemin d'Aix, 30 — Marseille et dans toutes les Pharmacies, Drogueries et Maisons d'Alimentation.

SIROP INFANTILE GIMÉ contre CONSTIPATION, TOUX, CROUTES de LAIT, RASQUETTES, GLAIRES, RU-GUET. En vente partout. Dépôt : PH^{ie} MAILLARD, 8, cl. Mailbas, Se valider des imitations.

SYPHILIS

GUÉRISON DÉFINITIVE sans recourir aux COMPRIMÉS de GIBERT. 606 absorbable sans piqûre.

Traitement facile et discret même en voyage. La boîte de 40 comprimés 3 fr. 75 franco.

Pharmacie **GIBERT**, 19, rue d'Anagnin, Marseille. DÉPÔT à TOULON : Pharmacie CASTEL-CHABRE.

SAGE-FEMME

Pensionnaires 40 francs. Discretion absolue. Consultat. gratuites, de 1 h. à 5 h. M^{me} Arnaud, boul. Madeleine, 59.

REFUGIÉ BELGE

Ancien administrateur savonnier, fabricant mou, demande empl. Travailleur, avant engagement. S'adresser : Thierry, 8, rue de la Fère.

VIEUX JOURNAUX

pour tirage et emballage

A VENDRE

Demandeur prix et conditions à M. Juge, Petit Provençal, Toulon.

Appartements Meublés

CHAMBRES & CUISINES

46, rue Fortia, 46

HORLOGER

Bon ouvrier de mandé, Grand-Rue, 66, Pressé.

Demain Lundi 7 FÉVRIER COMMENCERA AUX ARMES de FRANCE LA DERNIÈRE QUINZAINE

de la GRANDE RECLAME annuelle de **BLANC** et de **BONNETERIE**

Vu le succès obtenu par cette GRANDE RECLAME, une grande quantité de LINGE pour TROUSSEAUX de Dames et Enfants, de CORSETS, de LINGE de MAISON, de RIDEAUX, de STORES, de DENTELLES, de BAS, TRICOTS, GILETTES, etc., pour Dames et Enfants, de CHEMISES, CHAUSSETTES, GALEGONS, TRICOTS, etc., pour Messieurs, se trouve déposé dans les magasins de chaque série que par petite quantité, tous ces Lots de marchandises sont complètement sacrifiés.

LOTS DE COSTUMES - CONFECTIONS - JUPES - PEIGNOIRS DAMES ET FILLETES à de très BAS PRIX

G^{de} LITERIE HYGIÉNIQUE des ALLÉES

EXPOSITION ANNUELLE DE LITERIE ET FOURNITURES POUR ENFANTS VOIR, AUJOURD'HUI, NOTRE EXPOSITION

AU NOUVEAU PARIS, 58, r. S^t-Ferréol

GRANDE VENTE RECLAME DE LINGERIE - BLANC & ARTICLES D'ENFANTS

Timbres à tout acheteur

FOIRE D'ÉCHANTILLONS DE LYON

du 1^{er} au 15 Mars 1916

Ouverte aux vendeurs et acheteurs de France, des pays alliés et neutres

150 Catégories d'Exposants

Porcelaines, Maroquinerie, Bimbeloterie, Quincaillerie, Gants, Dentelles, Tissus, Nouveautés, Fourrures, Articles de Paris, Produits alimentaires et pharmaceutiques, Mécanique, Electricité, Automobiles, Ameublements, Librairie, Produits d'entretien, etc., etc.

Pour tous renseignements, s'adresser au Secrétariat de la Foire d'Echantillons HOTEL DE VILLE — LYON



DES MILLIERS de GUÉRISONS

rapides et indolores obtenues dans les cas les plus graves, les plus anciens, les plus rebelles avec le **Traitement Dépuratif, Végétal, Inoffensif** de M. LARCADE de TARBES prouve que cette méthode constitue aujourd'hui une médication infatigable contre : Eczéma, Psoriasis, Dartres, Chute des Cheveux, Pellicules, Varicelle, Herpès, Syphilis, Acné, Herpès, Boutons, Plaies aux Jambes, Ulcères, Eczéma, etc.

Brochure et renseignements gratuits. Ecrire : LARCADE, Ph^{ie} - Chimiste, Tarbes (H.-P.)

PHOTOGRAPHIE Robert Rogliano

19, rue Paradis - Marseille

SPECIALITE

d'Agrandissements Inaltérables, REPRODUCTIONS

TRAVAUX INDUSTRIELS

Terrain à bâtir

à vendre en totalité ou à lots 800 mètres carrés de terrain, environs de la gare du Prado, 32 mètres de façade, sur h. 611. L. V. S^t. Vistorh, b. Journal

A VENDRE

station estivale et hivernale PREMIER LOT Grande Villa Installation moderne, jardin, vue splendide. (On échangeerait contre propriété de rapport).

DEUXIEME LOT

Grand Café-Restaurant

bel agencement, situation exceptionnelle, vue magnifique, Grandes facilités de paiement

Permissionnaires

passer votre Brevet de Chauffeur

en 3 jours. Prix modérés. Voir : 22, rue d'Arènes

LES POUX

de toutes les parties du corps SONT DETRUITES rapidement et proprement par la

PARASICIDE

poudre végétale supprimant l'onguent gris et les lotions et préservant de la vermine les personnes non encore infectées

Un seul paquet suffit pour se débarrasser de ces répugnantes parasites.

Mode d'emploi très simple et accompagné des parties illustrées.

Le Paquet 50 centimes chez les Pharmacies et Herboristes

Vente en gros : GIRAUD, Marseille, ou franco contre 0 fr. 50, adressés au Laboratoire Spécialités Hygiéniques, 57, rue Saint-Jacques, Marseille.

QU PINTO VENDE

Ecriteaux et Enseignes

en tous genres, sur cartons, calicot, etc.

MAISTRE, place Préfecture, 1 MARSEILLE

POUR LA FEMME

Toute femme qui souffre d'un trouble quelconque de la Menstruation, Règles irrégulières ou douloureuses, en avance ou en retard, Pertes blanches, Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Salpingite, Ovarite, Suites de couches, guérit sûrement sans qu'il soit besoin de recourir à une opération, rien qu'en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

uniquement composée de plantes inoffensives jouissant de propriétés spéciales qui ont été étudiées et expérimentées pendant de longues années.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est faite expressément pour guérir toutes les maladies de la femme. Elle les guérit bien parce qu'elle débarrasse l'intérieur de tous les éléments nuisibles ; elle fait circuler le sang, décongestionne les organes, en même temps qu'elle les cicatrise.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY ne peut jamais être nuisible, et toute personne qui souffre d'une mauvaise circulation du sang, soit Varices, Phlébites, Hémorroïdes, soit de l'Estomac ou des Nerfs, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, soit malaises du

RETOUR D'AGE

doit employer la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

en toute confiance, car elle guérit tous les jours des milliers de désespérés.

Le flacon, 3 fr. 75 dans toutes Pharmacies ; 4 fr. 35 franco. Par 3 flacons franco contre mandat 11 fr. 25 adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits)

DEPURATIF BLEU

GUÉRIT : Constipation, Vices du sang, Maladies de la peau, Combats les accidents de l'âge critique.

ÉPUISES, surmenés, convalescents, rhumatisants, prenez avec confiance le DEPURATIF BLEU, qui vous donnera appétit, force, santé, 2 fr. 50 toutes pharm. La cure est de 4 flacons, 10 fr. MARSEILLE : Ph^{ie} Principale, TOULON : Ph^{ie} Chabre ; ARLES : Ph^{ie} Maurel.

VENTES ou ACHATS de Fonds de Commerce

Les extraits ou avis de ventes ou cessions de fonds de commerce peuvent être insérés en conformité de la loi du 17 mars 1909 dans le journal

LE PETIT PROVENÇAL

aux conditions de son tarif local ordinaire.

La loi stipule (article 3) que la publication doit être faite avec la diligence de l'acquéreur dans la quinzaine de la date de la signature de l'acte. Cette publication devra être renouvelée du 8^e au 15^e jour après la première insertion.

L'extraît ou avis contiendra la date de l'acte, les noms, prénoms et domiciles de l'ancien et du nouveau propriétaire, la nature et le siège du fonds, l'indication du délai pour les oppositions et une élection de domicile dans le ressort du tribunal.

REGIMENT DE HUSSARDS

ADJUDICATIONS

Jeudi, 10 février 1916, à dix heures du matin, quartier

Mompenti, adjudications sur soumissions cachetées pour l'année 1916 :

1^o Des fumiers ;

2^o Des débris de chevaux.

Cahier des charges déposé bureau du trésorier.

DAME RÉFUGIÉE

possédant plusieurs belles fourrures, dont une magnifique parure en skungs, désire les vendre à un prix bon marché, ainsi qu'un très beau manteau en outre, long, 1^{er} 30 et un en astrakan. S'adresser 23, place Notre-Dame-du-Mont, directement. L. GIRA, Pressé.

JARDINIER potager fleuriste

femme de basse cour, demandée, gros gages. De préf. sans enfant. Boyer, poste restant Colbert.

Le Gérant : VICTOR HEYRIES

Imp.-Stér. du Petit Provençal rue de la Darse, 75.

Très Prochainement

LE PETIT PROVENÇAL

publiera

Les Trois Masques de l'Etrangère

Grand Roman d'Actualité Inédit

par M. CLAUDE TRÉVOUX

Le Mystère de la Maison d'Arteuil

On entendait retentir les sirènes des navires et l'appel des ménélois gréant leurs barques. Je remonta la rue de la Barre et j'arrivai à une petite boutique peinte en noir, sur le fronton de laquelle se détachait le nom « Veuve Marchand », en lettres dorées. Seulement la dorure s'écaillait et le noir était devenu un gris terne effacé par places. A la devanture s'étalait une robe de soie beige et une chemisette de coton blanc, ornée de petits plis. Tout cela était humble, pauvre, mais décent ; on devinait une misère vaillamment supportée. Derrière le comptoir se trouvait une femme d'un certain âge, vêtue de noir, d'une extrême propreté. Elle avait des cheveux gris simplement relevés et retenus derrière la tête. Elle leva les yeux lorsque j'entra et vint à ma rencontre.

— Madame Marchand ? je suppose, dis-je en saluant.

— Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Je viens voir Mademoiselle Suzy, j'ai une lettre à lui remettre.

— Elle est là-haut, monsieur, veuillez entrer, je vais aller la chercher.

Elle me fit passer dans une petite salle à manger, située à l'arrière de la boutique. C'était une pièce confortable ; un feu de charbon brûlait dans la cheminée, animant les murs de grandes ombres dansantes.

Il y avait peu de meubles, mais ils étaient frottés et polis avec soin, et sur la table une jardinière contenait une gerbe de longs roseaux plumeux.

Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit et une fillette blonde entra dans la chambre en courant.

Elle était vêtue d'une robe courte en serge bleu-marine, ses cheveux clairs étaient noués de chaque côté de la tête par des rubans de soie blanche. L'ensemble était charmant.

— Eh bien ! Suzy m'écrit-je, me reconnaissiez-vous ?

— L'enfant me fixa attentivement pendant une seconde puis elle recula d'un pas.

— Non, pas du tout. Qui êtes-vous ?

— Mon nom est René Duhamelle. Je vous ai rencontrée un soir, avenue Henri-Martin. Vous étiez perdue.

— Je... je ne me souviens pas, répliqua Suzy en rougissant.

Son oncle avait dû lui interdire de répondre à des questions de ce genre, et lui faire sur ce point plus d'un discours. Elle était bien dressée.

— Ça ne fait rien, répondis-je, mais j'ai pour vous une lettre de votre oncle, M. Koop.

— Mon oncle est à l'étranger. Il y a plusieurs semaines qu'il ne m'a pas écrit.

— Eh bien ! voici sa lettre. Voyez ce qu'il dit.

Tandis que Mme Marchand s'asseyait près d'elle, l'enfant ouvrit l'enveloppe, et en retira une feuille de papier couverte d'une écriture désordonnée. Je vis que certains mots lui échappaient ; aussi, je lui pris la lettre des mains et lus à haute voix. Il n'y avait malheureusement rien d'intéressant.

— Votre oncle est à Dusseldorf, en Allemagne, dis-je. Il espère que vous êtes en bonne santé et que vous faites des progrès en classe, il pense que vous êtes très heureuse de votre séjour ici, il termine par ces mots : « Souviens-toi de la promesse que tu m'as faite à propos de ce que je t'ai dit. Si tu es sage et si tu m'obéis, je te rapporterai un joli cadeau. Jeanne t'embrasse de tout cœur ainsi que moi. Ton oncle affectueux : Karl ».

— Quand revient-il ? demanda la fillette.

— Elle se tenait debout, les yeux levés vers moi, ses mains croisées derrière le dos.

— Oh ! bientôt, répliquai-je, mais j'ai pensé que cela vous ferait plaisir de recevoir une visite en attendant, et je désirais savoir si vous étiez en bonne santé.

Tandis que je parlais à l'enfant, il me vint à l'idée, que le fait d'avoir adressé la lettre à Klein, au lieu de l'envoyer directement à Suzy, devait faire partie des plans ingénieux de Koop. Mais je ne pouvais discerner exactement à quel mobile il avait obéi.

Je regardais cette enfant charmante, si peu consciente du rôle affreux qu'on lui avait fait jouer. Elle avait de beaux yeux limpides, et un visage gracieux et délicat.

Je fis signe à Mme Marchand de me suivre dans la boutique, et après m'être assuré que Suzy ne pouvait entendre, je lui racontai franchement une partie de mon aventure. Je lui demandai ensuite si Suzy avait séjourné longtemps chez elle et si elle connaissait son oncle.

— A vrai dire, monsieur, je n'ai guère de renseignements sur eux. Il y a deux mois, je lus dans un journal local une annonce demandant une personne sérieuse pouvant s'occuper d'une fillette dont les parents étaient à l'étranger.

« Je répondis, et reçus une lettre portant

l'en-tête de l'hôtel Ritz, à Paris, signée Charles Cooper. Ce monsieur me pria de venir le trouver. J'avais justement affaire à Paris ; je me rendis à l'hôtel Ritz où l'on m'envoya rue Bayen, dans une pension de famille ; là, j'appris que M. Cooper était sorti. La propriétaire de la maison me posa de nombreuses questions et me dit de retourner à Dieppe, que M. Cooper m'enverrait une réponse.

« Le jour suivant, je reçus un télégramme déclarant que Mlle Suzy arriverait à cinq heures de l'après-midi. Elle portait un chapeau de feutre noir et une robe bleu-marine recouverte d'un manteau de loutre. Je trouvai la fillette assise, et depuis elle ne m'a pas quitté. C'est une charmante enfant.

— N'avez-vous pas reçu de nouvelles de M. Cooper, depuis ?

— Si, plusieurs fois. Le soir de l'arrivée de Suzy, je reçus une lettre chargée contenant cinq cent francs.

— L'enfant est-elle heureuse ?

— Demandez-le lui vous-même, monsieur. Je fais de mon mieux pour la distraire, mais elle me semble bien tranquille et bien pensive pour un enfant de cet âge. Elle s'ennuie de sa famille, à moins qu'elle n'ait une grave préoccupation.

XXIX

La porte verte

Les paroles de la veuve me firent réfléchir profondément. Au bout de quelques instants de conversation, je me penchai vers elle et j'ajoutai à voix basse :

— A vous dire vrai, madame, les recherches que je fais en ce moment concernent un crime terrible, un assassinat.

— Un assassinat ! s'écria-t-elle effrayée.

— Chut ! il ne faut pas que Suzy entende. Oui, un assassinat. La fillette peut fournir à la police des renseignements précieux ; par conséquent, je dois l'emmener à Paris.

— Jamais de la vie. Je ne vous connais pas, monsieur ; cette petite m'a été confiée, je ne puis la laisser partir avec un étranger !

— Comme vous voudrez ! Je vais aller au commissariat et la police viendra la chercher, elle-même. Choisissez, je ne pense pas qu'il vous plaira de causer un scandale. Il vaudrait mieux, je vous assure, que Suzy vint avec moi.

La crainte de voir les agents envahir sa boutique, faisant ainsi un tort considérable à son commerce déjà précaire, impressionna la pauvre femme, qui finit par céder, à condition toutefois que je ramènerais Suzy le lendemain.

— Ne craignez rien, madame, je ne veux que conduire l'enfant chez elle.

Je retournai dans la petite salle à manger. Suzy regardait par la fenêtre une petite cour dallée ruisseau de pluie, où quelques pots de géranium aux feuilles jaunes dominaient l'illusion d'un jardin. Au bruit de mes pas, elle se retourna et me regarda avec curiosité.

— Aimeriez-vous venir à Paris avec moi, pour voir Jeanne ?

— Voir Jeanne ! oh ! quel bonheur ! Et elle battit des mains :

— Quel bonheur, mais je croyais qu'elle était avec mon oncle ?

— Il ne dit rien de cela dans sa lettre, remarquez-le. Habillez-vous tout de suite, Suzy ; je vous ramènerai demain à madame Marchand.

La brave femme, bien que déconvenue par mes révélations, s'affaira autour de la fillette, si bien qu'en un clin d'œil celle-ci fut habillée et prête à partir. Elle formait un charmant tableau : ses cheveux blonds étaient coiffés d'une toque d'hermine, elle avait revêtu un manteau de loutre, et ses petites mains étaient soigneusement gantées. A son poignet tintait le gros d'or d'un bracelet.

— Son charmant visage rayonnait de joie à l'idée de revoir sa chère Jeanne, et elle était ravie de voyager. Elle embrassa affectueusement Mme Marchand, et celle-ci, du seul de sa porte, nous regarda nous éloigner. Talikna.

— Aussitôt après nous être installés dans un wagon de première classe, je commençai à poser à l'enfant de multiples questions.

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu Mlle Barlow, Suzy ? demanda-t-elle.

— Oh oui ! plusieurs mois. Pourquoi Mlle Barlow ! Je me demande ce qu'elle est devenue. Mon oncle la détestait pendant les derniers temps qu'elle venait à la maison.

— Vraiment ? et où demeurait-elle, votre gouvernante ?

— Très, très loin, du côté de Saint-Cloud, Viroflay, je crois ; mais je n'en suis pas très sûre. Je n'y ai jamais été.

— Vous aimez beaucoup votre oncle, n'est-ce pas ?

— Oui, mais...

— Mais quoi ?

— Eh bien, voilà, il est très, très bon pour moi ; vous ne pouvez pas vous imaginer comme il est bon ; seulement je n'aime pas être perdue le soir. Je ne peux pas comprendre pourquoi il m'oblige à m'écarter, pour que des inconnus me ramènent à la maison.

— Avez-vous été souvent perdue ?

— Oh ! oui, très souvent.

MAURICE D'ASSEROT

(La suite à demain.)